

Hubert Sussanneau, étrange régent d’école grenoblois !

par Georges Salamand

In doit au savant archiviste A. PRUDHOMME (*) l’exhumation de ce personnage hors du commun... qui regagnera trop vite, hélas, sa boîte à oublis. En cela, l’historien grenoblois suivait les traces de MORERI et de BAYLE, eux aussi conquis par l’aventure de cet humaniste d’exception.

Né à Soissons en 1512 dans une modeste famille, le jeune Hubert SUSSANNEAU est un petit prodige, érudit et mauvais garçon tout à la fois. À peine âgé de 18 ans, il enseigne les humanités latines à Paris, puis est atteint de bougeotte.

C’est ainsi qu’on le trouve successivement posant baluchon et écritoire à Poitiers, Nantes, et au cœur de la Bretagne bretonnante, enseignant par-ci, par-là, et écrivant, dans un latin très pur, quelques essais sur VIRGILE, HORACE et surtout CICÉRON auteur dont il rédige le dictionnaire biobibliographique. Bretteur, querelleur, grand amateur de lieux malfamés, de boissons fortes et de pensionnaires de maisons borgnes, notre Hubert, à peine âgé de 19 ans, rédige une superbe défense pour Pierre CORDONNIER,

prieur de la Chartreuse, qui venait de prendre à partie sévèrement les propositions de LUTHER. Car SUSSANNEAU, très opposé à la Réforme, était fervent catholique... tout en publiant, la même année, un petit texte sur ses propres maladies vénériennes : Un étrange cumul de délectations littéraires !

Parvenu à Lyon, Hubert se fait embaucher par l’éditeur Sébastien GRYPHE comme correcteur. C’est entre Saône et Rhône qu’il rencontre Étienne DOLET qui le présente à RABELAIS, avec qui il se fâche rapidement. Il faut dire que SUSSANNEAU avait le chic pour se mettre à dos à peu près tout le monde ! Amoureux transi de Claudine DESNOS, alias « Candida » future épouse de Théodore de BÈZE, le théologien de la Réforme « celui

qui rit chaque fois qu’il se prend les doigts dans la porte », Hubert, après avoir subi une diatribe de ce dernier, répliquera par un mot fameux à son concurrent heureux : « Tu cites tous les intimes qui me sont très chers, mais tu oublies de citer ta propre femme ! », propos gaulois qui ne

dût pas mettre particulièrement en joie celui qui, malgré son patronyme ambigu, ne devait pas trop apprécier les pétulantes galipettes !

Voici donc l’homme que les consuls de Grenoble vont recruter en 1536, pour éduquer la jeunesse de la ville, eux qui, après quelques expériences malheureuses de saoulographes et de débauchés, avaient enfin cru, les malheureux, faire le bon choix ! Durant les premiers temps de son magister, Hubert se tient à carreau jusqu’au jour où une querelle d’après-boire l’oblige (sic) à tirer l’épée et à trucider quelques vilains, un exercice où il excelle. S’étant enfui, sans doute en Italie, puis à Paris, SUSSANNEAU reviendra tout penaud se faire pardonner par les Grenoblois qui iront jusqu’à augmenter ses gages. Nous sommes en 1540 et le séjour du prodige-prodigue va durer trois ans.

Marié, mais toujours pas perdu

Cependant, pour fixer en Dauphiné cet attachant mais instable météore, quelques amis

avocats grenoblois vont monter un complot. L’ayant invité à un pantagruélique repas très arrosé (de vin du Grésivand, dit PRUDHOMME), ils conduiront Hubert, ivre et

attaché, jusqu’à l’autel où un prêtre stupéfié, ayant pris son hoquet d’ivrogne pour un « oui » sacramentel, le mariera. Au matin blême, SUSSANNEAU se réveillera, avec son mal aux cheveux, aux côtés d’une très jeune fille de douze ans, Sybille, devenue Madame SUSSANNEAU. Disons à la décharge de l’écrivain qu’il respectera sa femme-enfant, ne décidant de la connaître, au sens biblique, qu’un an après ses curieuses épousailles. Sybille lui donnera trois enfants.

Puis, prétextant la maladie de sa mère, Hubert s’enfuit à Soissons et à Paris où il prend ses grades de docteur en médecine et en droit. On le retrouve aussi de passage à Turin et à Mantoue, puis à Romans en Dauphiné, responsable de la « petite classe », avant de disparaître vers 1550. Un bienfait pour les consuls de Grenoble qui le jugeront alors : « Homme de mauvais exemple, blasphémateur de Dieu, la plupart du temps yvre, portant épée, se battant avec l’un et l’autre ». Pardon si je m’immisce, mais qui donc l’avait choisi ?

(*) A. Prudhomme : « L’enseignement secondaire à Grenoble avant les Dominicains » 1901.



Rabelais.



Sébastien Gryphe.



Théodore de Bèze.